

24 images

24 iMAGES

Barreau de chaise 15 Lettre à Pierre Bernier

Jacques Leduc

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8901ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2006). Barreau de chaise 15 : lettre à Pierre Bernier. *24 images*, (126), 41–41.

Barreau de chaise 15

par Jacques Leduc

Lettre à Pierre Bernier

L'autre jour, à l'ONF, en attendant qu'on m'y laisse entrer, j'ai pensé à toi et à notre apprentissage commun, à toutes ces heures de salle de montage, à toutes ces rencontres et à tous ces échanges à la cafétéria, sans parler des périodes de prolongation à la taverne. J'ai pensé à l'ONF de l'époque, quand la cantine restait ouverte jusqu'à 21 h, et qu'on pouvait y rencontrer des cinéastes tard en soirée, nos maîtres en quelque sorte, prendre un conseil au passage ou croiser une équipe qui rentrait de tournage en début de nuit, échanger quelques nouvelles, quelques potins ou quelque trouvaille en sirotant un p'tit verre dans le corridor de la salle de montage.

Fort de mes souvenirs d'adolescence et des étés que j'y avais passés, et de la confiance du producteur Guy-L.-Coté, j'avais écrit *Nominique*, mélange de fiction et de documentaire dans lequel je souhaitais évoquer le lieu de villégiature, témoigner et rendre hommage à ses résidents. Mais j'ai dû mal m'exprimer parce que malgré la sympathie que j'éprouvais pour tous ceux que j'ai filmés avec toi, on a trouvé que j'en avais fait un portrait négatif. Mais cela est une autre histoire. *Nominique*, à l'automne 1967, fut notre première collaboration. Du montage comme tel je ne garde qu'un souvenir diffus. Ton rapport à la pellicule et à la bande magnétique était physique et tu prenais plaisir à manipuler, à couper et à rembobiner. Jusqu'à la patine sur tes doigts à la fin de la journée. Le métier reste le même mais les outils ont changé et aujourd'hui je t'imagines mal au clavier Avid. Quelque temps plus tard, quand la télé a consenti à montrer une version abrégée du film, tu as raccourci, dans la journée, une copie double système à la longueur requise. Cette « copie » n'a jamais existé ailleurs que ce soir-là à la télé et j'ai été surpris, tu le sais, de la trouver meilleure que la version longue.


Faute d'espace à l'étagère – c'est dire que ça y bossait – on nous avait relégués dans une des salles de maquillage adjacentes au studio, près de la cantine (où nous allions, tu te souviens, manger un oignon cru avec de l'huile d'olive) et du département de la

caméra, ce qui faisait bien notre affaire : le voisinage était enviable, Claude Jutra d'un bord, Francine Desbiens de l'autre. Les visites de Pierre Hébert qui vendait un journal gauchiste et à qui on montrait des extraits du film, de Gilles Gascon entre deux tournages et avec qui tu allais monter *Québec en silence* l'année suivante, ou de collègues de passage punctuaient la journée. Ça avait quelque chose d'un laboratoire avec des pionniers partout ! Il n'y avait pas de recette, tout était expérimental et on avait l'espace de production qu'il faut. Rétrospectivement, il est juste de penser qu'il n'y avait pas de meilleure école.

Il n'était pas rare de travailler le soir, mais les veilles de jours de mixage, on n'y échappait jamais, question d'apporter quelques ultimes retouches aux erreurs, à la liberté, à la marge de manœuvre, et aux recherches possibles et impossibles dont nos films étaient émaillés ou de se conformer à quelques excellentes recommandations qui nous avaient été faites. Nos nuits de montage, tu te souviens, étaient entrecoupées de longues promenades dans les corridors encore animés malgré l'heure. Nous n'étions pas seuls. À minuit, on pouvait entendre aller et venir les trames sonores. On met-

tait le nez dans la porte entrouverte et on se faisait inviter : « Viens voir ça... ».

Notre déambulation nous menait au laboratoire, tout au bout du corridor où nous jetions un coup d'œil sur les copies d'essai qui étaient projetées et bavardions avec les camarades qui y travaillaient. En fin de compte, de film en film, nous aurons exploré les recoins les plus reculés de l'ONF, du fond des voûtes au fond de la cave, et glané au passage quelque mémo mal- ou bienveillant sur le bureau d'un producteur ou d'une secrétaire ! Dans les corridors, au retour, nous déplaçions malicieusement les chutiers de films que les hommes de ménage avaient auparavant soigneusement replacés.

À la réflexion, aujourd'hui, je me dis que c'était vraiment un autre monde. Il n'y a rien de triste à constater que « tout » a changé et je n'ai pas de nostalgie, mais néanmoins le regret tenace qu'un lieu si riche, si vivant, si propice à l'invention ait été négligé puis trahi. Nous en avions d'ailleurs parlé lors de notre dernière rencontre. Cher Pierre, tu viens de mourir et le mot deuil prend une densité que je ne lui connaissais pas. Je sais que tu lisais cette chronique et cette fois c'est ton décès qui en est le mobile. J'aurais dû y penser avant. 

Pierre Bernier et Gilles Gascon, mai 1977.

